

Arrivée ou mauvais débuts

L'exil, s'il constitue étrangement un sujet de réflexion fascinant, est terrible à vivre. C'est la fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer, et la tristesse qu'il implique n'est pas surmontable. S'il est vrai que la littérature et l'histoire évoquent les moments héroïques, romantiques et glorieux, voire triomphants, de la vie d'un exilé, ces instants n'illustrent que des efforts destinés à résister au chagrin écrasant de l'éloignement. Ce qui est accompli en exil est sans cesse amoindri par le sentiment d'avoir perdu quelque chose, laissé derrière pour toujours.

Edward W. Said, *Réflexion sur l'exil et autres essais*
(traduction de Charlotte Woillez, Actes Sud, 2008)

Il se trouve que, quand j'étais gamin, j'avais une vraie passion pour les cartes géographiques. Je passais des heures à contempler l'Amérique du Sud, ou l'Afrique, ou l'Australie, et à m'absorber dans toutes les splendeurs de l'exploration. À l'époque, il y avait beaucoup d'espaces vierges sur les planches des atlas, et lorsque j'en voyais un qui me paraissait spécialement séduisant sur une carte (mais tous ont cet air-là), je posais le doigt dessus, et disais : « Quand je serai grand, j'irai là. »

Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*
(traduction de Jean Deurbergue, Gallimard, 1985)

Comme tous les endroits vrais, elle ne figure sur aucune carte.

Herman Melville, *Moby Dick ou le cachalot*
(traduction de Philippe Jaworski, Gallimard, 2006)

Aux premières heures d'un matin de septembre 2008 apparut sur le seuil de notre maison de South Kensington un homme à la peau brune, défait et décharné, ses pommettes saillantes au-dessus d'une barbe négligée. Il était proche de cinquante ans ou les avait déjà, pensai-je, et mesurait environ un mètre quatre-vingts, quelques centimètres de moins que moi. Il portait une veste Berghaus dont les rubans Velcro détachés pendaient et dont les manches n'atteignaient pas ses poignets, révélant une bande de peau plus claire au-dessus de sa main droite peut-être à l'ancien emplacement d'une montre. Ses chaussures de marche montantes, usées, avaient des paires de lacets différents, et des nombreuses poches gonflées de son pantalon pointaient des objets non identifiables. Il avait aux épaules un petit sac à dos et un sac marin en toile était appuyé contre le chambranle de la porte.

L'homme semblait être dans un certain état d'agitation, parlant comme il le faisait non pas de manière incohérente mais avec une véhémence grave et une absence manifeste d'égard pour les présentations, comme s'il reprenait une conversation interrompue. Plusieurs instants s'écoulèrent sans intervention de ma part tandis que je m'efforçais de déterminer quelque chose dans son aspect qui me semblait familier, mais ce qui s'imposa soudain fut un nom allemand que je n'avais pas entendu depuis presque vingt ans.

Sur le moment, les détails de ces instants ne s'imprimèrent pas individuellement dans ma conscience ; plus tard seulement, lorsque je commençai de les coucher sur le papier, ils cédèrent à l'effort de mémoire. Ma vie professionnelle se déroule dans la finance, domaine où importent les subtilités, telles que les petites variations des taux de change dont le sort de millions de dollars, de livres ou de yens dépend parfois. Mais il me paraît juste d'affirmer que la réussite professionnelle qui peut être la mienne – qui pouvait être la mienne – doit moins à une attention aux détails, assez ordinaire dans le monde financier, qu'à une vision du tableau général dans lequel de vastes formes émergent et des perspectives entièrement nouvelles deviennent visibles. Pourtant, dans la tâche de retranscrire mes conversations avec Zafar, de collationner et de présenter tous les matériaux qu'il m'a fournis, y compris des volumes de riches carnets approfondis, et de compléter par ma propre documentation quand nécessaire, c'est le souci de représenter les détails qui m'a le plus occupé, les détails, pour être précis, de son histoire, qui est – au risque de le formuler dans des termes dramatiques que Zafar désapprouverait – l'histoire de la dispersion des nations, de

la guerre au XXI^e siècle, d'un mariage au sein de l'aristocratie anglaise et des mathématiques de l'amour.

Je n'avais pas entendu le nom du mathématicien austro-américain du XX^e siècle Kurt Gödel depuis un week-end de juillet à New York, au début des années 1990, lorsque j'étais venu de Londres pour un mois de formation au siège d'une banque d'investissement qui m'avait récemment recruté. Dans une certaine mesure je dois mon recrutement par cette entreprise, dont je devins ensuite l'un des associés, à Zafar, qui était déjà trader en produits dérivés dans les bureaux de la banque à Wall Street et qui s'était rapidement bâti une réputation de magicien de la finance, brillant quoique fantasque.

Comme Zafar, j'avais étudié les mathématiques à Oxford, mais, pour rester dans le vague, ce que nous avons en commun se limitait à cela. Je suis issu d'un milieu privilégié. Mon père est né dans une célèbre famille terrienne du Pakistan, pays où il rencontra et épousa ma mère. Puis les jeunes mariés partirent pour Princeton, où ils me donnèrent le jour, faisant de moi un citoyen américain, et où mon père obtint son doctorat avant d'aller à Oxford occuper une chaire de physique. Je ne suis pas un génie et je sais que, sans les meilleures études anglaises, je n'aurais pas réussi à profiter autant des occasions qui se sont offertes à moi.

Zafar, en revanche, arriva à Oxford en 1987 avec une instruction singulière, largement échafaudée par ses propres efforts, l'ennui, voire les menaces, l'ayant chassé d'une succession d'écoles. Sa famille s'installa en Angleterre quand il n'avait pas plus de cinq ans, mais ensuite, à l'âge de douze ans, ou dix, selon la nouvelle estimation, il revint dans le Bangladesh rural pour une période de quelques années.

À ses yeux, Oxford avait dû sembler exiger, comme le dit l'expression, de faire bien du chemin. Au cours de notre premier semestre, alors que nous nous tenions dans la salle des étudiants près de fenêtres orientées sur le jardin, j'observai que la prononciation de Zafar des noms de divers mathématiciens d'Europe continentale – Lebesgue, Gauss, Cauchy, Legendre et Euler – était d'une inexactitude grotesque. Quoique ma première réaction, j'ai un peu honte de le dire, fût de trouver cela assez amusant, je compris vite que les erreurs de Zafar témoignaient de son savoir d'autodidacte, par contraste avec le mien, qui portait l'empreinte d'excellents maîtres. Je dois avouer une certaine jalousie à l'époque.

La plus grande différence entre nous, néanmoins, dont je ne com-

mençai à mesurer l'ampleur qu'au bout de deux ans, résidait dans nos classes sociales. Comme je l'ai indiqué, mon père était professeur à Oxford, et ma mère, après avoir accompagné la scolarité de son fils unique jusqu'à l'université, avait repris la profession de psychothérapeute, se lançant dans le recyclage nécessaire pour regagner le terrain perdu pendant qu'elle m'élevait. Mon grand-père maternel avait été ambassadeur du Pakistan aux États-Unis et fréquenté les cercles internationalistes d'élite de ce pays ; son meilleur ami avait été Mohammad Asad, ambassadeur du Pakistan à l'ONU peu après 1947, homme ayant débuté dans la vie sous le nom de Leopold Weiss, juif austro-hongrois né dans l'actuelle Ukraine. Du côté paternel, mon grand-père était un industriel qui augmenta sa fortune, fondée sur les propriétés terriennes et les locations, grâce aux profits d'entreprises de transport maritime.

Plus d'une fois durant le trimestre, Zafar vint déjeuner avec moi au domicile de mes parents, une grande maison victorienne à double façade et à trois niveaux comme beaucoup d'autres dans cette partie d'Oxford, bien qu'un peu plus vaste que les domiciles de la majorité des universitaires. Aujourd'hui encore, chaque fois que j'y retourne, je sens une quiétude et une légèreté envahir mon être quand je suis la courbe majestueuse de l'allée, le gravier crissant sous les semelles, jusqu'aux vitraux de la large porte d'entrée.

Lors de sa première visite, Zafar s'immobilisa sur le seuil, s'essuyant longuement les pieds, jetant des coups d'œil sur le spacieux vestibule, la bouche entrouverte. De toute évidence, il était, comme les gens le sont souvent, stupéfait par les livres, partout présents : étagères accrochées au moindre endroit où une cloison le permettait, livres débordant sur les planchers, s'appuyant même en accordéon dans l'escalier le long du mur. Dans la salle de séjour, de vieux numéros de magazines et de revues scientifiques, abonnements de mon père, reposaient dans des dossiers sur des étagères qui marquaient les murs comme les lignes d'un bloc-notes. Des numéros plus récents formaient çà et là de petites piles sur un buffet et au sol. Zafar regarda l'ensemble, mais ses yeux s'arrêtèrent sur le mur du fond, que recouvrait la collection paternelle de vieilles cartes, entoilées et encadrées, du sous-continent indien sous l'empire britannique, zone qui s'étend aujourd'hui du Pakistan au Bangladesh en passant par l'Inde. Zafar s'approcha des cartes et il fut évident que son attention s'était fixée sur l'une d'elles en particulier, une carte du coin nord-est du sous-continent. Quelques minutes s'écoulèrent pendant qu'il la contemplait en silence. Quand vint le moment de se diriger vers la véranda pour le déjeuner et que mon père

posa sa main sur l'épaule de Zafar, alors seulement mon ami sortit de son observation intense.

Le repas terminé, Zafar proposa que nous regagnions l'université à pied au lieu de prendre le bus, et j'acceptai, présumant qu'il voulait discuter de quelque chose. Le mathématicien Kurt Gödel avait coutume de marcher, partant au coucher du soleil et rentrant après minuit ; il estimait que ses meilleures idées lui venaient dans ce laps de temps. Albert Einstein, qui aimait beaucoup Gödel et était aussi à l'Institute for Advanced Study de Princeton, disait vers la fin de sa vie, quand il ne menait plus guère de recherches, qu'il allait quotidiennement à l'institut pour le seul privilège de rentrer avec Kurt.

Je croyais que Zafar souhaitait parler, mais en fait il demeura silencieux tout le long de la Banbury Road. Je sentis qu'il cherchait moins une forme verbale qu'une clarté de pensée. Je me rappelai la carte qui avait si manifestement attiré mon ami et, malgré mon envie de lui demander ce qui avait éveillé son attention, je me refusai à rompre le silence contemplatif. Atteignant Broad Street, comme nous approchions des grilles de l'université, il prit la parole. Il faut que tu fasses connaissance avec mes parents, dit-il, mais il en resta là.

Plus d'une année passa avant que je ne les connaisse. Le jour où Zafar termina ses derniers examens, non pas en trois ans mais en deux, alors que j'étais encore à un an de mes propres épreuves, il m'informa que ses parents arriveraient à sept heures et demie le lendemain matin. Il me demanda de le retrouver à l'entrée nord de l'université, pour l'aider à charger ses affaires, après quoi il m'invitait à me joindre à eux dans un café de Headington où nous prendrions le petit déjeuner, puis eux trois, lui et ses parents, repartiraient en direction de Londres.

À sept heures et demie un samedi, Oxford était, et je suppose qu'il l'est toujours le samedi matin, parfaitement calme. Il était étrange que ses parents dussent arriver aussi tôt ; en effet, une heure suffisait pour venir de Londres. La seule explication que je pus imaginer était que Zafar avait honte de ses parents et ne voulait donc pas que d'autres les croisent, et que c'était pour cette raison qu'il organisait son déménagement à une heure pareille.

Je trouvai Zafar et ses parents déjà occupés à charger sacs et cartons dans une Datsun Sunny. Son père avait une barbe et portait une calotte. Vêtu d'un pantalon gris, d'un pull vert à col en V et chaussé de Hush Puppies, il me salua d'un sourire, inclinant la tête d'une façon qui semblait empreinte de déférence. *Salam aleikoum*, dit-il, avant de s'exprimer en ourdou, langue que les Bangladais d'un certain âge

possédaient mais qui est aujourd'hui, en général, la langue des Pakistanais. Zafar lui avait sans doute précisé que ma famille était originaire du Pakistan. Lorsque je répondis que mon ourdou était très mauvais, le père de Zafar eut l'air déçu, mais il prit ensuite ma main dans les deux siennes et, d'une manière assez hésitante, répéta plusieurs fois bonjour.

La mère de Zafar, debout près de la voiture dans un sari indigo ramené sur sa tête, me salua aussi d'un *Salam aleikoum*, mais elle avait dans son maintien une assurance que je ne vis pas chez le père de mon ami. Montrant les édifices de grès autour de nous, dont certains se dressaient depuis plusieurs siècles, elle souligna combien tout à Oxford paraissait vieux. Ne peuvent-ils rien se payer de neuf ? demanda-t-elle sans plaisanter. Je regardai Zafar, qui avait, j'en suis certain, entendu cette question, mais ses yeux évitèrent les miens. Je compris alors que, en deux années passées à Oxford, ville située à moins de cent kilomètres de Londres, il recevait pour la première fois leur visite, et ce seulement alors qu'il quittait les lieux un matin à la dérobée.

Ses parents avaient prononcé *Salam aleikoum* d'une manière qui semblait assez affectée, même si je pus discerner en elle la prononciation qu'adoptaient certains musulmans pieux, en particulier un grand nombre de ceux ayant effectué le pèlerinage, le voyage prescrit, dans la ville sainte de La Mecque. Là, parmi la foule de milliers de musulmans venus du monde entier, cette salutation acquiert probablement une dimension remarquable, médiatrice dans une Babel de langues, les Nigériens saluant les Malais, les Bangladais saluant les Ouzbeks. Peut-être qu'une prononciation arabe de l'expression proclame l'esprit de fraternité. Immobile ici, pendant que lui et son père chargeaient les cartons restants, je me demandai si c'était la religiosité de ses parents qui faisait honte à Zafar, mais je comprends aujourd'hui, sachant quelque chose du propre tournant religieux de Zafar, que cela était improbable. Je crois que, tout en ayant honte de ses parents, il était plus honteux encore d'avoir honte.

Mon propre père avait encouragé chez moi une approbation des exigences sacrées de la foi sans jamais renoncer à l'autorité de la science. C'est un musulman, mon père ; non pas un fanatique mais un croyant discret. Il a toujours participé aux prières du vendredi, qui remplissent pour lui une fonction sociale, car elles l'aident à ne pas se couper de ses racines. Tandis que des liens n'ont pas résisté à l'usure du temps et de la distance, de certains autres il s'est volontairement défait parce qu'il était, comme il l'expliquait, désireux de voir son fils s'ancrer en

Occident. En dehors du rituel du vendredi, mon père ne prie pas, pas même une fois par jour, encore moins les cinq fois ordonnées par l'islam sunnite. Il n'a jamais porté de calotte, mon père, et n'a jamais versé une larme de remords quant à la consommation d'alcool. Il boit seulement à l'occasion, « assurément lors des baptêmes et des bar-mitsvas », aime-t-il à dire. « Oh, regardez, note-t-il quand il sort du meuble une bouteille de pur malt vieux de quinze ans, ce whisky a certainement l'âge. Baptisons-le au nom du père et du fils. »

Malgré ces impiétés qui, faut-il préciser, sont protégées par une grande tradition pakistanaise, remontant jusqu'au fondateur même du pays, Jinnah, connu pour son petit faible pour le whisky, mon père se décrivait alors et continue de se décrire comme un partisan de la foi. Lorsque je lui demandai jadis comment un physicien pouvait croire en Dieu, sa réponse fut que la physique n'expliquait pas tout et qu'elle ne répondait pas à la question : Pourquoi ces lois et pas d'autres ? Pour lui, considérer le monde comme étant simplement ce qu'il est ne suffisait pas. Il m'appartiendrait de décider, me dit-il, si la science me suffisait.

Ma mère, à l'inverse, n'avait que mépris pour la religion. L'islam, affirmait-elle, oppressait les femmes et poussait les gens à accepter leur sort épouvantable en ce monde contre la promesse d'une fantaisiste éternité de bonheur après la mort. À d'autres, de tels opiums.

La mère de Zafar m'intéressa davantage que son père. Alors que j'écris ces lignes, je me rappelle un article fascinant que je trouvai par hasard dans une revue au domicile de mes parents et qui est aujourd'hui facile à obtenir sur Internet. L'article, rédigé par le primatologue Frans de Waal, concerne ses études de la reconnaissance des liens familiaux chez les chimpanzés. De Waal et sa collègue Lisa Paar, expliquait l'article, avaient chargé leurs sujets chimpanzés d'associer des portraits numérisés de femelles chimpanzés inconnues d'eux aux portraits de leur progéniture. Ils découvrirent, fait étonnant, que les chimpanzés étaient capables d'associer les visages des mères et des fils, établissant par là une reconnaissance familiale indépendante de toute expérience antérieure avec les individus en question.

Si l'on m'avait confié la même tâche, je suis absolument convaincu que je n'aurais pas réussi à associer Zafar à sa mère, car je ne discernai aucune ressemblance entre eux. Dans la physionomie de son père, une douceur du regard, une rondeur du visage, une inclinaison de la tête – je reconnus tout cela chez Zafar. Sa mère, elle, paraissait entièrement étrangère à mon ami, le regard pénétrant et déterminé, le visage long et fin, la bouche contractée.

Lorsque nous sommes face à un visage, nous le voyons comme un tout grâce à un processus d'intégration des parties qui se déroule, selon la compréhension qu'en ont certains scientifiques et médecins, dans les nerfs optiques bien avant qu'une transmission n'atteigne le cerveau. L'abondance par ailleurs étourdissante d'informations qui frappe la rétine est distillée dans ce réseau de fibres derrière l'œil sous la forme d'un signe que notre intelligence peut appréhender. Lorsque nous apercevons une série de lettres, un slogan sur un panneau d'affichage, par exemple, nous ne pouvons nous empêcher de lire le mot ; nous ne distinguons pas chaque lettre séparément mais plutôt, instantanément, nous saisissons le mot entier et, en outre, son sens. Alors que je me tenais là, ce matin de juin à Oxford, le visage de la mère de mon ami ne présenta aucun signe de ressemblance avec Zafar, comme si leurs visages respectifs étaient des mots écrits dans des langues différentes.

Mon plus grand regret est que je leur fis mes excuses et n'allai pas avec eux à Headington pour le petit déjeuner. Sur le moment, et aussitôt après, je me dis que j'avais deviné qu'au fond de son cœur mon ami ne souhaitait pas ma venue. Mais la vérité est que je me sentais moi-même, à ma propre honte, gêné pour mon ami. Plus vif encore fut le sentiment déconcertant que j'éprouvai dans ces quelques minutes d'une distance qui s'était creusée entre lui et moi pour des raisons dont je n'embrassai pas toute la complexité. Après ce jour, Zafar n'évoqua plus ses parents. Si l'amitié a un coût, c'est peut-être qu'en son cœur il y a toujours le fardeau d'une culpabilité. Je ne nie pas que j'ai failli à faire certaines choses, failli, par exemple, à apporter un soutien dans l'adversité ou à m'interposer quand c'est ce qu'un ami doit faire, failli en tant qu'ami. Mais mes regrets de n'avoir pas fait certaines choses sont dérisoires comparés à la culpabilité qui me pèse pour un acte répréhensible et ses conséquences.

Néanmoins, ce n'est pas le seul sentiment de culpabilité qui me conduit à mon secrétaire pour prendre la plume et me pencher sur l'histoire de Zafar, mon rôle et notre amitié. C'est plutôt quelque chose que nul mot ne saurait un tant soit peu décrire mais qui, je l'espère, prendra forme à mesure que j'avancerai. Tout cela est assez pertinent, en réalité – comme il le faudrait –, quand je me rappelle le sujet de l'obsession ancienne de mon ami. Qualifié de plus grande découverte mathématique du siècle dernier, il s'agit d'un théorème contenant ce simple message : les confins de ce que nous pourrons jamais savoir n'atteignent pas les limites de ce qui est vrai, même dans

le champ des mathématiques. En un sens, donc, je me suis installé pour m'aventurer dans un territoire non découvert, sans la certitude qu'il soit découvrable.

Pendant qu'il se tenait devant moi sur le seuil de notre maison, mon ami dépenaillé prononça clairement et correctement le nom de Gödel, et je me souvins aussitôt d'un beau dimanche après-midi à New York où j'avais laissé entendre à Zafar que je l'avais rattrapé en mathématiques. J'avais présumé que son niveau dans cette discipline avait dû baisser car, après avoir obtenu son diplôme avec mention très bien à Oxford, il avait abandonné leur étude du tout au tout, à la surprise générale, pour se lancer dans le droit à Harvard, tandis que, de mon côté, ayant terminé ma licence puis pris une année sabbatique, je poursuivais un cycle supérieur en économie et en mathématiques appliquées.

Mon sous-entendu, tandis que nous suivions une rue bordée d'arbres dans Greenwich Village ce lointain dimanche, suscita chez lui une réponse qui me sembla alors énigmatique : les mathématiques étaient pleines de beauté. Je me sentis obligé de lui demander ce qu'il considérait comme les plus belles mathématiques qu'il eût rencontrées, et peut-être que c'était là son but, que je lui pose cette question – je ne sais pas. Le théorème d'incomplétude de Gödel, fut sa réponse immédiate, et quoique j'eusse bien en tête ce théorème, je ne parvins cependant pas à discerner pourquoi il l'estimait particulièrement beau. À l'intérieur de n'importe quel système donné, il existe des assertions qui sont vraies mais dont la vérité ne peut être démontrée. Voilà ce qu'énonce le théorème. Si simple. Par ses conséquences, c'est un théorème confondant, soit, et un certain temps plus tard, c'est-à-dire dans les semaines qui suivirent sa soudaine réapparition sur notre seuil, des années après cette journée de juillet à New York, Zafar m'expliquerait en termes simples pourquoi le théorème d'incomplétude de Gödel avait tant d'importance à ses yeux et pourquoi, si je puis me permettre d'introduire mon propre avis, le monde était fou de l'ignorer à une époque dogmatique.

Marchant avec lui dans cette rue new-yorkaise, je songeais que la beauté, telle qu'il la percevait, se trouvait peut-être dans la preuve du théorème plutôt que dans l'affirmation elle-même. Pourtant je n'arrivais pas à me remémorer la preuve du dérangent résultat de Gödel – je ne suis pas certain de l'avoir jamais connue – et je présumais qu'après son abandon des mathématiques, plusieurs années auparavant, Zafar en

avait aussi perdu tout souvenir. Je me trompais, bien sûr, car lorsque je le sollicitai il entreprit, avec un enthousiasme enfantin, de me décrire une argumentation, plaçant des pièces du puzzle apparemment dénuées de pertinence dans chaque coin. À peine quelques pièces de cette nature furent-elles posées que l'image fragmentaire d'une preuve se dessina devant moi. Je saisis alors une esquisse de beauté, beauté malheureusement si naissante que je ne sais si je l'avais vraiment vue ou si j'avais simplement été entraîné par l'euphorie de mon ami. Bientôt son fougueux exposé fut interrompu lorsque nous croisâmes un collègue et, pour ainsi dire, nous égarâmes.

Nous fîmes quantité de promenades dans les rues de New York, ville où je retournais pour le travail presque tous les mois, et plus tard dans les rues de Londres. Un grand nombre de ces promenades demeurent dans ma mémoire, mais à supposer que certaines d'entre elles se distinguent, alors deux autres méritent de figurer ici.

La première se déroula près de Wall Street et, bien qu'elle importe sans doute peu concernant l'histoire de Zafar, elle reste pour moi un souvenir cher, en dépit des circonstances présentes. Durant l'essentiel de la promenade, mon ami me donna un cours, m'aidant à apprendre par cœur un poème de e. e. cummings, *quelque part je n'ai jamais voyagé*, dont il examina les rythmes et cadences et analysa les images comme une séquence. Sa mémoire contenait un prodigieux trésor de poésie, et ce poème était sa réponse à ma demande d'un texte avec lequel courtiser la femme qui deviendrait mon épouse.

La seconde fut d'une tout autre teneur, déconcertante, car elle révéla une facette de Zafar que je ne soupçonnais pas le moins du monde jusqu'alors, même si je le connaissais déjà depuis près d'une décennie. C'était en 1996, et ma femme et moi avions emménagé dans notre nouvelle maison à South Kensington tandis que Zafar, rentré de New York, habitait Londres. À la fin de la journée de travail, nos cravates desserrées autour du cou, nous étions convenus de prendre un pot rapide dans un pub de Notting Hill, même si nos retrouvailles étaient alors de moins en moins fréquentes. Je bus quelques bières et Zafar commanda son immuable verre de champagne. Ce choix aurait pu sembler un peu prétentieux, excepté que Zafar supportait mal l'alcool, ne l'aimait pas beaucoup et, en outre, comme il me l'expliqua un jour, trouvait le champagne agréable parce que cette boisson avait le côté amusant de la limonade sans les effets perturbants de celle-ci sur l'estomac. À l'université, naturellement, sa prédilection lui avait valu

des moqueries, mais j'aime à penser qu'avec le temps son habitude fut considérée comme une excentricité attachante.

Au bout d'une heure, nous empruntâmes Portobello Road en direction du carrefour où nous devions nous séparer, moi pour prendre un taxi jusqu'à la maison, et lui pour rejoindre Emily. J'appris ensuite qu'il se débattait déjà dans les difficultés avec Emily à cette période, et je m'étonne aujourd'hui du fait que, durant notre conversation au pub, il n'avait rien révélé de ces ennuis.

Nous marchions au bord de la route lorsqu'une voix tonitrua : Hé, mec ! Nous retournant, Zafar et moi vîmes deux hommes appuyés contre une grille, qui nous observaient. Tous deux avaient le crâne rasé et portaient un jean, et tous deux avaient une légère musculature d'haltérophile. Le premier, celui qui semblait avoir parlé, était nettement plus grand que l'autre et n'avait qu'un T-shirt blanc malgré la saison ; le second portait une veste de cuir ouverte, laquelle ne masquait pas le poids excédentaire autour de son torse. Le grand en T-shirt blanc, de toute évidence le mâle dominant du tandem, fixa son attention sur mon ami. Une expression interrogatrice se peignit sur le visage de l'homme.

Tu parles anglais ? demanda-t-il à Zafar.

Zafar le regarda, tourna la tête vers son acolyte, puis revint au mâle dominant, avant de répondre avec l'accent de l'Anglais le plus hautain qui soit, imité à la perfection : Je suis absolument navré. Pas un mot. Bonsoir.

Zafar me toucha le bras et nous fîmes volte-face pour continuer notre chemin. Après quelques pas, je lui murmurai : C'est quoi, cette histoire ? Lorsqu'il répondit, Zafar m'indiqua que, de l'endroit où je me trouvais, je n'avais pas pu voir ce qu'il avait vu.

C'est-à-dire ? demandai-je.

L'épaule de l'homme en T-shirt.

Quoi donc ? Que la manche était retroussée jusqu'à l'épaule ?

Révélant un tatouage de svastika et, au-dessous, les caractères *C18*, ajouta-t-il.

Je savais ce que signifiait un svastika mais *C18* ne m'évoquait rien.

C18, expliqua Zafar, veut dire *Combat 18*. Le 1 correspond à la première lettre de l'alphabet et le 8 à la huitième.

Et alors ? demandai-je.

AH sont les initiales d'Adolf Hitler et *Combat 18* est un groupe néonazi connu pour sa violence.

Oh, dis-je mollement.

Trois rues plus loin, Zafar vira brusquement dans une venelle qui nous éloignait de Portobello Road, sous le prétexte qu'il voulait faire un détour. Cela me parut étrange, vu qu'il était déjà un peu en retard pour le dîner avec Emily.

Vers le milieu de la venelle déserte, j'entendis l'écho de pas sur les pavés et, me retournant, je vis que les deux skinheads nous suivaient. Zafar me dit de garder le silence et s'arrêta net. Les deux hommes nous rattrapèrent.

Tu essaies de faire le malin ? dit à Zafar l'homme en T-shirt blanc. Un peu du genre bêcheur, hein ? Sale petit Paki.

Êtes-vous raciste ? lui demanda Zafar.

Un peu insolent, on dirait ?

Zafar ne répondit pas mais se tourna vers moi et dit : Vois-tu l'épaule de ce monsieur ? Je regardai l'épaule de l'homme, et celui-ci fit de même. Le mâle dominant regarda sa propre épaule.

Et soudain, l'homme fut à terre. Il suffoquait, toussait et se tenait la gorge, le son le plus âpre, effroyable, sortant de sa bouche.

L'homme à la veste de cuir paraissait abasourdi. Zafar lui ordonna d'écouter.

J'ai frappé votre ami à la gorge, dit Zafar. Vous pouvez soit vous battre avec moi, soit appeler les secours et sauver votre ami.

L'homme ne bougea pas.

Avez-vous un téléphone ? lui demanda Zafar.

L'homme fit oui de la tête.

Zafar me toucha alors le bras et nous descendîmes le reste de la venelle, dans notre dos les halètements affreux de l'homme à terre et le bredouillement de son ami dans le téléphone. J'étais éberlué.

De retour dans Portobello Road, je demandai à Zafar s'il pensait qu'ils porteraient plainte.

Au tribunal, ce serait la parole de deux costumes, deux Sud-Asiatiques dociles, contre la parole de skinheads brutaux, l'un tatoué d'un svastika et de l'inscription C18. Que diraient-ils ? Que nous avons cherché la bagarre ?

Chacun s'en alla de son côté. Plus tard seulement, comme des images de cette soirée me revenaient, certaines questions se présentèrent. Zafar avait-il voulu éviter les deux hommes ou avait-il en fait cherché querelle ? Avait-il viré dans la venelle tranquille afin d'échapper aux skinheads ou de les affronter ?

Ce soir de 1996, je vis un aspect de Zafar qui était nouveau pour

moi. Mais je ne sus qu'en faire. Ce qui s'était passé semblait presque ridicule, mais c'était réel. Si quelqu'un me l'avait raconté, je ne l'aurais pas cru*.

Écrivant ces lignes, je me rends compte que le retour de Zafar ce matin de septembre 2008 fut bienvenu non seulement parce qu'il raviva la flamme de notre amitié ancienne, qui ne s'était jamais éteinte, mais aussi parce qu'il me donna l'occasion de déplacer le centre de mes propres pensées. Les habitudes mentales ne sont pas faciles à rompre de l'intérieur. Son arrivée coïncida avec une période de réflexion dans mon existence, précipitée jusqu'à un certain point par le désordre des marchés financiers et la perspective menaçante d'être convoqué devant une commission du Parlement ou du Congrès, lesquels provoquaient chez moi, associé adjoint de la banque, un sentiment d'impuissance. Un tel sentiment est, j'en suis convaincu, étranger à de nombreux hommes et femmes dans mon domaine, qui, tels des matadors, acquièrent une énorme confiance en eux du fait de subjuguier la grosse bête, ours ou taureau, c'est-à-dire le marché. Pourtant, en 2008, je ne rêvais pas d'une fortune plus grande, mais d'une maîtrise retrouvée dans ma vie personnelle.

Dans une large mesure, mon introspection augmenta en proportion de la distance entre moi et mon épouse, une femme pour laquelle je n'éprouvais plus aucune passion et qui, au fond, ne m'inspirait pas un grand respect. Lorsque je la rencontrai, elle débutait dans la finance après une année à enseigner dans une école au Kenya, près de Kisumu, sur les rives du lac Victoria. Elle évoquait alors les enfants, qu'elle aimait visiblement beaucoup. Elle me parlait d'Oneka, âgé de huit ans, qui levait vaillamment le doigt pour répondre à une question posée à la classe, et quand ma femme lui adressait un signe de tête, le petit Oneka disait : *Je ne sais pas*. Elle citait les enfants par leur prénom, elle leur envoyait des cartes, elle me disait aussi qu'elle mourait d'envie de retourner là-bas et d'y passer plus de temps, qu'elle allait économiser ses gains dans la finance pour être libre de le faire bientôt. Comme notre amour s'épanouissait, elle eut la certitude que, le moment venu, elle me persuaderait de l'accompagner. Mais quinze ans plus tard, son idéalisme fané, elle se consacrait à la finance avec le zèle des conver-

* L'année suivante, j'appris dans la presse l'arrestation et la condamnation de nombreux membres de Combat 18, même si deux des principaux leaders s'enfuirent aux États-Unis où, curieusement, ils demandèrent l'asile politique.

tis. La dernière fois que nous avons abordé le sujet de sa période en Afrique, de ses rêves d'alors, je surpris dans son regard une expression de gêne. Si elle s'était sentie gênée de n'avoir pas pu retourner auprès de ces enfants, je l'aurais réconfortée avec tendresse : Ne dit-on pas que, quand les mortels font des projets, les dieux rient ? Mais je vis qu'en fait elle se sentait gênée d'avoir un jour été aussi idéaliste ; c'était du mépris envers sa propre naïveté.

De froides, implacables statistiques nous disent que les mariages, à l'heure actuelle, sont presque aussi susceptibles de se terminer par un divorce que de durer. Un nombre considérable de nos amis se séparaient ou avaient déjà divorcé, mais ma femme et moi nous étions longtemps estimés protégés du vent mauvais qui désunissait tant de couples autour de nous. Nous nous rassurions même avec de fausses histoires vraies : ces mariages ratés avaient été voués à l'échec dès le départ, tels anciens époux n'ayant pas assez de goûts en commun, tels autres étant condamnés par une rivalité que nous pensions pouvoir déceler depuis les tout premiers temps.

Le siège de notre confiance dans la résistance de notre vie ensemble, je le vois clairement aujourd'hui, était le prix que nous attachions à la similitude de nos milieux culturels. Ma femme et moi étions tous deux enfants de Pakistanais, immigrés, musulmans, et nous croyions que notre union dépassait nos propres personnes, qu'elle survivrait, et même prospérerait, à cause d'une histoire de générations qui s'entremêlaient en nous. Nous étions incapables d'imaginer que la force de notre confiance avait pu simplement résulter du désir.

Des semaines de pareille ruminantion avaient alimenté une peur grandissante de ce que réservait l'avenir, et la réapparition de Zafar m'apporta soulagement et diversion, même si elle en viendrait à signifier bien davantage. Le revoir restaura en moi le sentiment d'une continuité avec quelque chose d'antérieur à mon mariage, d'antérieur à mon travail – une époque de possibilités infinies. Furent ranimées des choses oubliées au cours des années à rouler le rocher professionnel tout en regardant la vie s'éloigner de la maison. Le voir suffit à provoquer en moi un tourbillon de pensées demeurées en sommeil des années durant, et j'éprouvai une sensation renouvelée de la beauté intemporelle que j'avais connue pendant mes études. Les mathématiques, comme Zafar l'avait dit des lustres auparavant à New York, ne peuvent contenir leur propre beauté.

Il m'avait alors paru invraisemblable que mon brillant ami eût fait le choix de renoncer à une carrière en mathématiques pour étudier

le droit, et lorsque je lui demandai un jour pourquoi il avait pris un virage aussi radical, il m'avait simplement répondu que ce pouvait être intéressant. Kurt Gödel avait glissé vers la folie au long de son existence, comptant à la fin sur sa patiente épouse pour goûter sa nourriture, par hantise d'être empoisonné, si bien que, lorsqu'elle tomba elle-même gravement malade et ne fut plus capable d'assurer cette fonction, Gödel se laissa mourir de faim. Je pense que Zafar avait la prémonition que la folie pourrait le guetter dans les mathématiques, bien que ce danger, je le vois maintenant, n'eût jamais cessé de le menacer. C'est donc ainsi que je le comprends aujourd'hui : un être humain fuyant des fantômes tout en poursuivant des ombres. Cela justifie aussi les méandres de sa vie professionnelle, changements de direction que j'observai surtout de loin, car avec le temps notre amitié déperit, peut-être à la manière de nombreuses amitiés étudiantes.

À travers un réseau d'amis et de connaissances, je gardai une certaine idée du chemin de Zafar, mais avant même qu'il ne se volatilise, les informations à son sujet étaient d'une rareté singulière. À un moment indéterminé de l'année 2001, Zafar disparut aux yeux du monde, devenant ensuite, par occasion, le sujet de rumeurs, en apparence ridicules pour certaines : qu'il s'était converti au catholicisme romain et avait épousé une aristocrate anglaise, qu'on l'avait aperçu à Damas, Tunis ou Islamabad, et qu'il avait tué un homme, été père et, absurdement semblait-il, espionné pour les services secrets britanniques.

Ce jour de 2008 où il refit surface à ma porte, Zafar se tint là, durant un silence hésitant, attendant une invitation à entrer, et je vis son regard s'éclairer lorsqu'il reconnut l'intérieur. La maison n'avait pas beaucoup changé depuis sa dernière visite presque une décennie plus tôt. Il me demanda si j'avais réparé le pied de l'ottomane dans le bureau. Je ris. Des livres continuaient de caler un coin de l'ottomane.

As-tu le pied ?

Il est resté là, sous le secrétaire, répondis-je.

Je m'en occuperai – mais pas aujourd'hui. Il faut que je dorme.

Une heure après l'avoir laissé dans la chambre d'amis, je retournai y chercher ses vêtements et trouvai un petit tas près du sac marin. Zafar murmurait dans son sommeil. L'espace d'une minute, j'essayai de distinguer ses paroles, mais en vain.

J'emportai son linge au pressing, où je notai la taille de son pantalon et de sa chemise (je le regrette à présent, je n'eus pas l'idée de vérifier si les poches étaient vides). Puis, avant de me rendre à mon

travail pour quelques heures de pure forme, je m'arrêtai à la boutique Gap, dans l'intention de lui acheter des vêtements tels que ceux qu'il portait, un pantalon à nombreuses poches et une chemise de flanelle à carreaux. J'étais déjà à la caisse lorsque je me rendis compte que j'avais distraitemment pris un pantalon droit kaki et une chemise en coton bleu. Les goûts vestimentaires d'un banquier sont à peu près la seule chose prévisible dans la banque.

Ce premier jour, il dormit tard dans l'après-midi puis prit un long bain. Assis à la table de la cuisine, rasé de près et enveloppé dans un peignoir, il mangea l'omelette au jambon et aux champignons que j'avais préparée, l'accompagnant de café et de jus d'orange. Il mangea lentement, voire soigneusement. Il continuait de faire plus vieux que son âge, mais paraissait tout de même plus jeune qu'à son arrivée sur notre seuil. Des rides en éventail partaient de ses yeux, ses bajoues pendaient de sa mâchoire comme des sacoches fatiguées sur le dos d'un vieux cheval, et je me demandai ce qui, en l'espace de dix ans, avait pu se passer dans la vie de l'homme que j'avais connu jadis pour qu'il parût à ce point usé. Lorsqu'il eut fini de manger, il rassembla le couteau et la fourchette, repoussa l'assiette et commença son histoire.